

Témoin et traducteur : le regard de l'anthropologie face à l'émergence des vaincus

Marie-Andrée Couillard

Les enfants nomades
Volume 12, Number 2, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015033ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015033ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couillard, M.-A. (1988). Témoin et traducteur : le regard de l'anthropologie face à l'émergence des vaincus. *Anthropologie et Sociétés*, 12 (2), 185–186.
<https://doi.org/10.7202/015033ar>



LA FIN DU DÉVELOPPEMENT OU LE DÉVELOPPEMENT MALGRÉ TOUT ?

Dans son précédent numéro (volume 12, numéro 1), *Anthropologie et Sociétés* consacrait sa rubrique « Débats » au thème du développement international. Marie-Andrée Couillard, organisatrice de ce débat, expose un point de vue différent de ceux de B. Arcand, M. Elbaz et Y. Simonis.

TÉMOIN ET TRADUCTEUR LE REGARD DE L'ANTHROPOLOGUE FACE À L'ÉMERGENCE DES VAINCUS

Marie-Andrée Couillard
Département d'anthropologie
Université Laval

Face à la situation dramatique vécue par la majorité des gens du tiers monde, nous sentons une compulsion d'agir, un besoin impératif de trouver quelque chose à dire ou à faire, de contribuer à une solution. Depuis une trentaine d'années, notre savoir, qui est aussi pouvoir, doit livrer tous ses éléments rationnels. Et pourtant, nous nous devons de faire un constat d'échec et d'impuissance : notre savoir a ses limites. Confrontés à ce qu'est ou ce que pourrait être le rôle de l'anthropologue ou de l'anthropologie dans le développement, les intervenants dans ce débat ont choisi de mettre l'accent sur ce constat d'échec. Ils font « le tour de la question », cherchent des « explications », invoquent une certaine « moralité », se rabattent sur le sarcasme, ou déplorent leur manque de « pouvoir ». Dans tous les cas, il semble que la solution devrait venir d'ici, des spécialistes ou des citoyens du Nord. Et si des solutions devaient venir du Sud, de ceux-là mêmes qui vivent ces drames ?

Plus je travaille sur les questions de développement, plus je m'implique avec des populations des pays en voie de développement, d'abord en Asie du Sud-Est, maintenant au Sahel et dans d'autres régions africaines, plus il me paraît évident que l'expertise et la capacité de modifier les situations opprimantes ne viendront pas du Nord, de ses experts ou de ses citoyens bien pensants, mais bien de ceux-là qui sont au cœur de ce qui nous semble être des situations inextricables. Qu'elles viennent du Nord ou du Sud, il n'y aura pas de solution unique, ni de grandes théories englobantes, ni de règle universelle, mais bien une pléthore de stratégies, de tentatives et de négociations desquelles émergent ici et là des réalisations à l'échelle nationale ou régionale. Au cœur de ces « efforts » nous trouverons des êtres dédiés à la vie, décidés à agir et portés par une foi en un avenir meilleur, des êtres enracinés dans une culture qui sait produire du sens¹.

¹ J. Ziegler, *La victoire des vaincus*, Éditions du Seuil, Paris, 1988.

Dans certains groupes la résistance s'organise, c'est le cas notamment des femmes du tiers monde. Elles refusent de plus en plus de voir les termes de leurs rapports aux hommes, aux enfants, à l'économie, voire à la société tout entière, définis selon des théories ou des principes étrangers à leur expérience socio-culturelle. Les femmes de l'Asie et de l'Afrique veulent s'émanciper selon leur propre logique et non pas selon les critères des exportateurs ou exportatrices de « développement ». Elles résistent, et leur résistance a besoin d'information, de connaissances que bien souvent les anthropologues sont en mesure de fournir. De plus cette résistance doit être traduite, légitimée par la parole afin d'être reconnue par ceux qui gèrent le monde. Il faut que ces mouvements aient des témoins extérieurs qui rapportent leur existence, leurs luttes, leurs difficultés et leurs succès. Il nous faut « dire » la volonté de ceux que l'on considère « vaincus ».

Notre façon de concevoir autrui peut nous empêcher de saisir le sens produit dans ces contextes, nos théories peuvent nous fermer aux solutions qui en émergent, notre soif de pouvoir peut nous amener à nier la validité de ces élans qui naissent en dehors de notre sphère et sans nous. Néanmoins, ils sont là et ils seront toujours plus nombreux : manifestations de luttes pour une émancipation aux visages multiples.

Depuis longtemps déjà les anthropologues ont été témoins et traducteurs et c'est étonnant que personne dans ce débat ne souligne cette dimension de l'anthropologie. La formation des anthropologues leur donne les moyens de comprendre les logiques qui animent ces sociétés « autres » et d'analyser les liens qui les unissent aux autres systèmes. Leurs expériences de terrain les amènent à bien connaître certaines populations, certains « langages culturels », les rendant aptes à traduire et à témoigner de la multiplicité et de la richesse des formes que peut prendre l'émancipation humaine. Plusieurs anthropologues ont déjà pris parti pour des mouvements émanant de ces populations et lutté avec elles pour qu'elles affirment leur place dans le monde actuel.

Il faut bien l'avouer, la plupart des anthropologues œuvrant dans le développement sont si pressés de transmettre, trop souvent avec condescendance, une logique d'accumulation, une expertise technocratique, une vérité monolithique qu'ils ont bien peu de temps pour écouter et pour voir ce qui se passe pourtant sous leurs yeux. Ce n'est cependant pas une raison de condamner la profession tout entière et nier sa contribution dans le domaine du développement. Ce ne sont pas tous les anthropologues qui poursuivent ce que Simonis appelle « le transfert des règles du jeu » ou qui rêvent de transformer le monde à l'image de leur société d'origine. Certains se font de véritables témoins et traducteurs des aspirations et des réalisations des populations du tiers monde. N'est-ce pas de ceux-là dont elles ont le plus besoin à l'heure actuelle ?

En fait, il est temps de renverser ce que l'anthropologie appliquée fait déjà. Sur le modèle de Ziegler, il est impératif que nous nous fassions les porte-parole de ceux qui sont encore *générateurs de sens et de vie*, non pas de façon aveugle et de n'importe quel mouvement du tiers monde, mais bien de ceux qui se fondent sur une volonté d'émancipation, définie selon les termes des gens concernés et non pas selon les nôtres. Ce qui doit être traduit ce ne sont pas les avantages de notre système, comme le propose l'anthropologie appliquée, mais bien les réalités vécues par les populations elles-mêmes, non pas dans le but de donner des armes à l'impérialisme, mais dans le but d'identifier, de nommer des stratégies qui seraient véritablement « alternatives » parce que fondées sur des volontés indigènes s'enracinant dans une culture et dans un passé porteur de sens pour les concernés. Du même coup nous serions amenés, tout comme Ziegler, à dénoncer le vide effroyable qui caractérise notre propre existence et la logique qui l'anime, quand ce ne serait que par contraste avec les réalités que nous, anthropologues, sommes les premiers à pouvoir cerner et traduire adéquatement. Quel dommage s'il fallait que nous nous refusions ce privilège au nom d'un défaitisme qui sert si bien les intérêts de notre système !